

PRÉFACE

Mourir de soif auprès de la fontaine... C'est par cet élégant paradoxe que les gentils poètes de la Renaissance voulaient exprimer leurs peines de cœur. *Soif au Pays des Sources* est – faut-il le dire ? – aux antipodes de ces aimables jeux verbaux et l'auteur des *Prières rebelles* ne peut tenir la poésie pour un pur divertissement formel : derrière les mots se jouent la vie des hommes, le sort d'une terre, la survie d'un pays. Je trouve bon cependant qu'un lieu commun de la poésie puisse resurgir, transformé, subverti et amplifié aux limites du tolérable. Car la fontaine ici s'est changée en sources teintées de sang, mêlées de larmes, nées des flancs du Mont Liban.

Soif au Pays des Sources, comme *Prières rebelles*, procèdent d'un simple et grandiose coup de force poétique : oser mettre en parallèle la conjoncture historique dans laquelle a été plongée la patrie originaire de Sobhi Habchi et la situation d'exilé volontaire dans laquelle il se trouve depuis plusieurs décennies. Je souhaite que nombre de lecteurs puissent enfin découvrir ce poète à travers ces deux recueils qui se répondent, s'appellent, mêlant leurs cris d'indignation et leur inébranlable confiance dans la force de la parole poétique, à défaut d'une parole politique qui bégaié depuis trop d'années. Ils marquent aussi, ces chants jumeaux, une maturité évidente et plus encore un moment, je veux dire un monument de hardiesse dans l'écriture.

Soyons francs : la terre, la guerre et la patrie ne sont plus, dans notre univers dit « mondialisé », des thèmes poétiques. Mais qu'est devenue, sous nos climats, la parole poétique ? Qu'a-t-elle encore à dire dans la cité des hommes ? Je ne sais

PRÉFACE

trop ce que la critique en vue, les voix autorisées qui ne voient pas grand-chose et qui entendent moins encore, retiendront de l'entreprise inouïe qu'offre aujourd'hui ce que l'on appellera au mieux un francophone en exil qui, en se retraduisant de l'arabe du Liban à la langue française, transfigure une patrie immémoriale. Laissons ladite critique à ses enthousiasmes de commande, nourris dans le sérail, et adressons-nous au lecteur, à l'homme de bonne foi. Parlons peu, car il a mieux à faire qu'à être distrait par la glose quand le poème crie, vibre et brûle.

Si je prends à nouveau la plume, c'est parce que Sobhi Habchi a bien voulu, une fois encore, me faire le témoin de l'aventure poétique qu'a été pour lui *Soif au Pays des Sources* et *Prières rebelles*. Et, ajouterais-je, de bien d'autres compositions : elles ne dorment pas dans les tiroirs, comme l'on dit, mais se pressent, prêtes à se faire entendre. Les hasards de la vie m'ont fait découvrir en sa compagnie le Liban, pays des sources : sources d'amitié, d'intelligence, de fidélité à la parole, à la foi, à la France ; des sources aussi de douleurs, d'inquiétudes et de rage impuissante. Mais Sobhi Habchi m'a fait, dans le même temps, découvrir une manière de journal, journal d'un poète comme il y en eut jadis dans nos lettres, une ample suite tumultueuse d'instantanés poétiques avec lesquels il jalonne, en France, sa double vie de poète et de chercheur. Ce journal, impubliable en l'état, attendait un principe ordonnateur, un Esprit pour gouverner la Matière. Il fallait que ce diaire intime se change en témoignage, comme cela s'était déjà produit pour *Mourir à la place de Dieu* et *Âge de guerre et autres thrènes...* publié en 1997.

Ce principe est apparu, lentement, au milieu de nos discussions, de nos disputes (gardons au mot son sens noble qu'il a eu jadis). C'est un effort immense, insoupçonné, que Sobhi Habchi a fait sur lui-même pour livrer, en deux temps distincts, en deux fois sept livres concis, l'essentiel d'un parcours, d'une méditation que je souhaiterais, en hommage, commenter, me plaçant, une fois de plus, non sans quelque appréhension, en médiateur entre le trajet du poète et la découverte du lecteur.

C'est sur un sentiment douloureux de dépossession, d'aliénation que s'ouvre *Soif au Pays des Sources* : une voix

PRÉFACE

poétique en appelle à la patrie, anéantie, absente. Des profondeurs de l'abîme, la voix monte en invocation, en imploration jusqu'au visage meurtri d'une patrie assassinée. C'est un douloureux voyage mental qu'il faut entreprendre, par-delà les falsifications de l'histoire, jusqu'au pays des sources. C'est en cela que la poésie de Sobhi Habchi est authentiquement patriotique (et seuls les petits esprits jugeront les deux termes antinomiques) : la recherche d'une parole poétique est la condition nécessaire à la quête de la terre perdue. La terre bafouée n'est pas un sujet d'écriture, parmi d'autres, elle est au centre d'une singulière expérience poétique et existentielle. Ainsi va se distribuer un discours en deux temps : la patrie anéantie et le poète en exil, tous deux victimes d'un Orient identifié comme la passion destructrice du vide. À la profanation de la patrie répond pour le poète l'occupation de sa langue. Aux « chemins coupés » d'une terre pillée correspondent les « cloches aux cordes coupées » auxquelles se compare le poète désarmé. Comment la patrie étranglée pourrait-elle être chantée par un poète « devenu roi des muets » ? C'est le vain délire qui guette le poète, assailli par le doute, aux prises avec le pire des ennemis : le temps porteur d'oubli et de mort.

C'est alors que surgit la grâce poétique, ce qu'il faut appeler l'illumination, le don de prophétie ou simplement la prise de conscience lucide : « Et moi je dis... ». Au cœur du poème, au Livre IV, est inscrit l'espoir, la victoire sur les « rêves assassinés », enfin la réconciliation du poète avec ces mots : « je fais un livre ». Dès lors, le poème se transforme en don offert à la terre en deuil. L'hommage à la terre mère passe par l'exemple rappelé des aïeux. Le poète renoue avec la tradition : un moment nécessaire, obligé, qui ne peut cependant lui apporter la parole nouvelle, vivifiante, à laquelle il aspire. La patrie invoquée, chantée, est aussi une nouvelle Muse. Il faut qu'avec celle-ci le poète puisse briser un face-à-face qui prolonge inutilement la douleur, et pour cela découvrir, dans le surgissement du « nous », la véritable patrie : la communauté des frères humains. Alors, mais alors, seulement, le Livre sera l'authentique offrande faite à une terre vivante, présente.

PRÉFACE

« J'ai exploré un chant nouveau » : ce n'est point là un cri d'orgueil. Mais l'expression d'un poète qui, après de longues années de drame, peut à bon droit s'adresser à sa patrie en affirmant : « je suis ta dernière fable ». On n'oubliera pas que ces affirmations n'ont de valeur que parce qu'elles sont les paroles d'une fraternité retrouvée, conquise sur le chagrin et contre le désespoir. Le poète, « errant égaré », a volé le feu et trouvé, pour lui et pour les autres, la voie de l'espérance.

Cheminement exemplaire que celui offert par *Soif au Pays des Sources* en ce qu'il est la longue traversée de l'humiliation, du silence et des cendres, de la « nuit des fauves » vers la source de vie, vers un nouvel Orient de vie et de lumière. De ce « paradis entouré de prophètes et de bombes » a surgi une voix dont il faut saluer inspiration et détermination.

On retrouvera dans *Prières rebelles* ce même cheminement à travers les mots, les monts de la petite patrie arpentés en pensée, et le désert des chagrins sans cesse présents, pressants. Dans ce second recueil, le poète offre tout à la fois l'envers et le complément de son travail poétique. Une sorte de confession reprend, sur le chemin des douleurs que parcourt le poète, les stations qui le mèneront de la peine harcelante à la joie retrouvée.

L'inspiration, ici, se fait plus intime, plus poignante lorsque sont évoquées, invoquées « ma terre d'autrefois », « les jours d'autrefois ». La voix poétique fouille dans les souvenirs, comme la main qui revient sans cesse sur une blessure qui ne peut se refermer. La douleur a divers visages : « le pays de tous les secrets », « la terre qui nie son histoire », « les parents éparpillés ». En une douloureuse anamnèse le poète cherche, dans les « paroles de ma mère », dans « l'errance des mots », des raisons de vivre. Mais il se retrouve « enfant du désert », clamant vers un Dieu incertain et des terres perdues. Ici se retrouve la grande interrogation venue d'une longue tradition culturelle et qui, là encore, dépasse toute rhétorique : où sont-ils donc ? *Ubi sunt...* Le poète, parvenu « aux confins de l'Absurde », n'est plus qu'un « étranger entre deux pays », « entre deux Orients brûlés », « le dernier des vagabonds ». C'est alors que surgit « l'Épouse de l'âme ». Ne mettons aucune identité sur ce qui est une voix, un visage, un corps, une

PRÉFACE

présence : ce sont tout ensemble une terre transfigurée, la femme inspiratrice, une figuration de l'Amour au sens plénier du terme. C'est grâce à elle et par une ascèse que le poète entreprend sur lui-même qu'il peut oser parler de « chance », alors qu'il est « ici et là », chance de trouver des « ailleurs » dans les images et les mots. Chance qui transforme l'errance et l'exil en une marche vers une demeure poétique retrouvée, reconstruite : « Je suis arrivé au bout de mon cœur », « j'habite en toi ». Loin d'être un face à face avec soi-même, la poésie qui s'écrit fait découvrir au poète de nouvelles fraternités : ces « prières rebelles » sont destinées « aux enfants de l'avenir » auxquels « il faut donner des rêves à manger ». Poésie rare qui se fait nourriture spirituelle, mots en partage, mots en vérité substantiels, miel nouveau qui coule de psaumes inédits.

Sobhi Habchi écrit pour que cesse la falsification de l'histoire, pour que s'annule la honteuse servitude dans laquelle est tombée sa patrie. Il rappelle à son lecteur ce paradoxe de Giuseppe Ungaretti (1914-1970) selon lequel le vrai poète est un poète « civique », poète dans et pour la cité des hommes. Aristote, auquel il faut souvent revenir, n'avait-il pas déjà dit dans sa *Politique*, que « l'homme est par nature un être destiné à vivre en cité », un être « naturellement politique » ? Sobhi Habchi ne s'arroge pas le droit de parler au nom de son pays : il parvient à formuler une parole collective, subordonnant son expérience personnelle à la force d'une tradition qui rassemble et non pas qui divise.

Avec *Soif au Pays des Sources*, avec ses *Prières rebelles* qui font découvrir un sens nouveau à donner au chant, Sobhi Habchi relève plusieurs défis adressés à lui-même, en particulier celui non plus seulement de dire, mais de conter, de raconter : c'est en cela que cette poésie est, au sens strict du terme, épique.

Épique, patriotique, civique... Sobhi Habchi, oui, aurait pu choisir une poésie moins compromettante ou plus démagogue, c'est-à-dire en accord avec l'air du temps : hurler avec les loups déguisés en bons bergers, s'adonner aux raffinements poétiques, aux émois du moi ou aux formulations absconses, ou même troquer l'amour de la patrie, devenu scandaleusement anachronique, pour l'exaltation ethnique et identitaire avec laquelle notre monde dit globalisé s'entend comme larron en

PRÉFACE

foire. Ici, dans ces deux recueils qui dialoguent, Sobhi Habchi n'oublie pas que le lieu le plus infime, le plus intime, est le chemin le plus court, mais aussi le plus noble, vers une universalité qui est toujours à conquérir.

Ce sont des voies sur lesquelles Sobhi Habchi peut à juste titre se sentir seul, voire incompris. Mais il veut continuer une marche courageuse. Il y va de l'idée qu'il se fait de la parole poétique, et aussi de son âme, même si ce « produit » n'intéresse plus les chercheurs en ressources humaines.

Fruit d'une ascèse, d'une haute exigence qui s'exprime par la concision du verbe et par une ordonnance rigoureuse, *Soif au Pays des Sources* et *Prières rebelles* livrent une double leçon d'espérance : la réconciliation dans la cité des hommes et, pour chacun, la possibilité de rêver ses propres rêves.

Daniel-Henri PAGEAUX